

Cyrène à travers la littérature grecque

par André LARONDE

Cyrène se trouve en Libye orientale, dans la région appelée aujourd'hui la Montagne Verte, ou Djebel Akhdar en arabe. Mais, si les Arabes sont arrivés dans la région en 642 après J.-C. il ne faut pas oublier que Cyrène est fondée en 631 avant J.-C. par des Grecs venus de l'île de Théra, ou Santorin, la plus méridionale des Cyclades, et que la région vécut dans l'orbite du monde grec pendant treize siècles. Les Grecs appelaient du reste la région de Cyrène la Libye, en usant d'une appellation qui n'est pas sans entretenir quelque équivoque, car le vocable de Libye s'applique aussi au continent africain à l'Ouest de la vallée du Nil, ce qui a laissé quelques traces dans nos usages puisque nous dénommons encore désert de Libye le désert occidental de l'Égypte. C'était en effet dans cette région que se trouvait, entre le delta du Nil et Tobrouk, la tribu des Lebou, d'où dérive le nom de Libye. Ainsi, quand un Cyrénéen se présentait à Athènes à la fin du V^e siècle avant J.-C. et qu'on lui demandait de quelle région il provenait, il pouvait dire à bon droit, comme le mathématicien cyréen Théodoros interrogé par Socrate, qu'il était libyen.

Il y eut donc une Afrique grecque, qui brilla non seulement par sa durée mais par la place éclatante qu'elle tint dans les lettres grecques, et c'est sur ce point que je voudrais m'attarder. Ces sources littéraires ont été rassemblées depuis longtemps, 1828 exactement, par le Danois J.-P. Thrige, qui nous a livré une somme toujours utile¹. Sans reprendre tous les points, je voudrais évoquer quelques figures de premier ordre.

Dès 565, le poète Eugamon chantait dans sa *Télégonie* la dynastie des Battades, les rois qui régnaient sur Cyrène depuis leur ancêtre le fondateur Battos, et qui disparurent vers 440 avant J.-C. pour laisser la place à un régime républicain. L'œuvre d'Eugamon est perdue, mais elle a laissé un souvenir.

1 THRIGE (J.-P.), *Res Cyrenensium*, rééd. FERRI (S.), Verbania, 1940, 1 vol., XXIV-435 p., et Id., *Storia di Cirene*, trad. italienne par FERRI (S.), Verbania, 1940, 1 vol., 317 p.

Cyrène à travers la littérature grecque

Hérodote, le Père de l'Histoire, visita Cyrène un peu après 440 avant J.-C., et il consacra à la cité et à sa région la moitié de son livre IV, en établissant un contre-point entre le pays des Scythes, à l'extrême Nord du monde fréquenté par les Grecs, et la Libye, au Sud. L'œuvre d'Hérodote est fondamentale, en ce qu'elle fonda le genre historique, et que, d'emblée, elle établit que l'histoire ne serait pas seulement une collection de faits, mais bien une vision construite où la géographie et l'ethnographie ont leur place. De fait, il n'est aucune fondation grecque que nous ne connaissions aussi bien que Cyrène, des origines à la chute de la maison royale des Battiades, car Hérodote vint en Libye peu après l'instauration d'un régime républicain. Il relate avec soin deux versions de la fondation de Cyrène, l'une, romantique, et diffusée par les Cyrénéens, et qui est un vrai roman : la fille d'un roi d'Oaxos en Crète, Phronimé, en butte à l'inimitié de sa belle-mère, fut livrée à un marchand théréen, Thémison, qui lui laissa la vie sauve, bien qu'il ait juré au roi d'Oaxos de la faire disparaître. Prise comme épouse par Thémison, elle mit au monde Battos, affligé d'un bégaiement, que la Pythie de Delphes lui ordonna de guérir en allant fonder une colonie en Libye.



Les Théréens racontaient en revanche que leur roi était allé à Delphes consulter la Pythie dans l'espoir de mettre fin à une période de sécheresse qui ravageait Théra. La Pythie ordonna de fonder une colonie en Libye et le roi, trop vieux, désigna Battos pour prendre sa place. L'ordre divin n'ayant pas été mis à exécution, la sécheresse redoubla et la Pythie consultée à nouveau, réitéra la même exigence. Les Théréens s'exécutèrent alors, et fondèrent un établissement

Cyrène à travers la littérature grecque

dans l'Est de la Cyrénaïque, dans l'îlot stérile de Platéa. Mourant de faim, les colons voulurent regagner Théra, où ils ne furent pas accueillis. Ils consultèrent à nouveau la Pythie qui répondit ironiquement à leurs plaintes, en leur reprochant de n'être pas allés en Libye. Ils comprirent que ce n'était pas sur une île qu'ils devaient s'installer avec pusillanimité, mais sur le continent, et après une première tentative peu réussie à Aziris, les Libyens les conduisirent à l'emplacement de Cyrène où, disaient-ils, « le ciel était percé », faisant ainsi allusion à l'importance des pluies et à la possibilité d'exploiter de bonnes terres fertiles.

Le double témoignage d'Hérodote est confirmé par une inscription retrouvée par les fouilleurs italiens à Cyrène, et datant du IV^e siècle avant J.-C., la stèle des Fondateurs, et encore par un fragment conservé d'un historien cyrénéen, Ménoclès de Barca, qui au II^e siècle avant J.-C., dans ses *Libykai Historiai*, parlait d'une grave crise provoquée à Théra par la sécheresse et la surpopulation. Après une tentative manquée de bouleversement de la cité, le parti des vaincus, avec Battos à sa tête, fut expulsé et partit pour la Libye. On le voit donc, il y avait à Cyrène des historiens bien informés, et cela ne nous fait que déplorer encore plus la perte de la majorité des œuvres.

Hérodote, pour nous retourner encore vers lui, a dressé un tableau très évocateur des tribus libyennes qui se partageaient le territoire avec les colons grecs. Il distingue nettement les petites tribus, du Nord, hellénisées, et qui, probablement, vivaient désormais non plus en nomades mais en sédentaires, près de Cyrène. Il oppose bien les grandes tribus nomades du Sud, tels les Nasamons, chez qui trois jeunes gens auraient pu traverser le Sahara trois fois de suite sans boire, pour atteindre les bords d'un grand fleuve coulant au contraire du Nil, en direction du Sud. Hérodote, qui n'avait pas vu de ses yeux la scène, mêle ici le vrai (le fleuve Niger, sans doute) et le fantastique. Mais peu importe, il conduit son enquête et il rapporte ce qui lui a été communiqué. Il nous fournit non seulement une documentation de premier ordre, mais il le fait avec un talent exceptionnel, comme dans ce passage où il rapporte un oracle de la Pythie, rendu au roi Arcésilas III qui, chassé vers 525 avant J.-C. par un soulèvement des aristocrates, préparait sa restauration avec des partisans. Je laisse la parole à l'historien d'Halicarnasse :

« Cependant, Arcésilas, à Samos, enrôlait tout venant, faisant espérer un partage des terres ; et, tandis que se rassemblait une troupe nombreuse, il se rendit à Delphes pour consulter l'oracle sur son retour. La Pythie lui fit cette réponse : « Pour le temps de quatre Battos et de quatre Arcésilas, de huit générations d'hommes, Loxias vous donne de régner sur Cyrène ; mais il vous conseille de ne pas même essayer plus longtemps. Toi cependant, une fois de retour dans ton pays, tiens-toi tranquille ; et si tu trouves le four plein d'amphores, ne fais pas cuire les amphores, mais laisse-les partir par bon vent ; si tu les as fait cuire, n'entre pas dans l'entourée d'eau ; ou bien tu périras, et toi et le plus beau taureau. » »²

2 Hérodote, IV, 163, trad. LEGRAND (Ph. E.), Paris, CUF, 1945, nombreuses rééd., p. 178.

Cyrène à travers la littérature grecque

Admirable récit ! La première partie de l'oracle est une forgerie postérieure à la chute de la monarchie, pour décourager toute nouvelle tentative de restauration. Comment aurait-on pu savoir en ce VI^e siècle finissant, que la dynastie compterait huit rois jusqu'à sa chute ? Mais la seconde partie de l'oracle transcrit bien un conseil de modération d'Apollon, appelé à juste titre Loxias, « l'Oblique ». Les amphores représentent les aristocrates, qu'Apollon conseille de traiter avec ménagement. La fin de l'oracle se révéla trop exacte : le roi bloqua dans la campagne et fit périr en les enfumant un parti d'aristocrates réfugiés dans une tour forte. Croyant ensuite que l'entourée d'eau était Cyrène, cernée par deux oueds, il se retira dans la ville de Barca, où il fut assassiné sur l'agora. François Chamoux³ a montré que Barca, au centre d'un énorme polié, est entourée d'eau en hiver, ce que le roi ne comprit pas : c'est de cette ville qu'il aurait dû se méfier.

Mais la poésie tient aussi sa place au côté de l'histoire. Pindare, le grand poète de Thèbes, en Boétie (522 ou 518-446 avant J.-C.) composait des odes en l'honneur de vainqueurs dans les grands concours. Ces œuvres étaient chantées, et Pindare était l'auteur de la musique d'accompagnement, aujourd'hui perdue. Telle était la règle dans la poésie lyrique. Trois de ses œuvres se rapportent à Cyrène, la première est la IX^e Pythique, qui date de 474, lorsque le Cyrénéen Télésicrate remporta la course des hoplites à Delphes. La IV^e et la V^e Pythiques furent chantées devant le roi Arcésilas IV, le dernier roi de Cyrène. Ces deux œuvres datent de 462. La IV^e Pythique fut composée en l'honneur de Carrhôtos, vainqueur à la course de chars, et la seconde pour le roi lui-même, ce qui donna à Pindare l'occasion de rappeler le passage des Argonautes en Libye, mythe célèbre qui fait l'intérêt de la IV^e Pythique ; finalement, le roi Arcésilas IV est prié de gracier Damophilos, un aristocrate parent du roi, pour l'heure, en exil à Thèbes pour un motif qui nous échappe et qui ne devait pas être politique. Tandis que la V^e Pythique chante des ancêtres du roi, mêlés à la geste des Argonautes, et atteste de la venue du poète en Libye, ce qui n'était pas le cas de la IX^e Pythique composée en Béotie. La IV^e et la V^e Pythiques abondent en remarques qui témoignent que le poète a vu Cyrène, dont il vante la prospérité comme dans ces vers où il évoque « Battos, colonisateur de la féconde Libye, devait abandonner son île sacrée pour fonder, sur un mamelon d'argent, une cité célèbre par ses chars »⁴ et encore le poète évoque « la route dallée où retentit le pas des chevaux »⁵. Les détails vus abondent, comme l'évocation de la « plaine aux sombres nuées »⁶. De fait, Cyrène est à l'intérieur des terres, à 620 m d'altitude, et un phénomène de condensation de l'humidité au-dessus de la côte fait que, hiver comme été, le ciel de Cyrène est souvent nuageux.

3 CHAMOUX (F.), *Cyrène sous la monarchie des Battiades*, Paris, 1953, p. 146, n. 1.

4 Pindare, IV^e Pythique, v. 7-9, trad. A. Puech (avec une modification), Paris, CUF, p. 68.

5 Pindare, V^e Pythique, v. 91-93, Paris, CUF, 1951, trad. A. Puech, p. 96.

6 Pindare, IV^e Pythique, v. 52, trad. A. Puech, Paris, CUF, p. 71.

Cyrène à travers la littérature grecque

Passons à la philosophie, qui ne brille pas d'un moindre éclat à Cyrène. Je retiendrai Aristippe, élève de Socrate et fondateur de l'école cyrénaïque lors de son retour dans sa patrie. Aristippe vécut de 435 à 356, et il développa une philosophie du plaisir. Il laissa une œuvre et surtout anima une brillante école⁷. Un siècle plus tard, Hégésias, un élève d'Aristippe, fut surnommé le Peisithanatos car dans ses leçons, professées à Alexandrie, il recommandait le suicide et entraîna une vague de morts volontaires chez ses auditeurs, ce qui conduisit Ptolémée I^{er} à lui interdire l'enseignement⁸.

Je reviens à la poésie. Au début de l'époque hellénistique, alors que la république cyrénaïque tombe sous la coupe du maître d'Alexandrie, Ptolémée, l'ancien général d'Alexandre le Grand, les lettres cyrénaïques s'enorgueillissent d'un autre poète, Callimaque, né vers 310 avant J.-C. et qui prétendait descendre de la dynastie des Battiades. Il commença sa carrière dans sa ville natale, jusque vers 280, et il composa un hymne en l'honneur de Zeus, dans lequel il loue avec discrétion le beau-fils de Ptolémée I^{er}, Magas, devenu gouverneur de Cyrène par la grâce de son beau-père, avant de se faire roi pour ne pas tomber sous la coupe de son demi-frère Ptolémée II, qui régnait seul à Alexandrie depuis 283. À propos de Magas, il écrit à la fin de l'hymne I à Zeus :

« Dans les chefs, rien de plus divin que Zeus ; aussi, tu fis d'eux ton juste lot. Tu les établis gardiens des villes, et toi-même, tout au haut des cités, tu trônes, attentif à qui mène les peuples par les voies torses ou au contraire les redresse par la justice. Tu leur donnes et richesse et bonheur, leur part à tous, mais non pas égale. On peut en juger, on le voit en notre Prince ; il est, bien largement, au-dessus de tous les autres. Au soir, il met en acte ses pensées du matin, je dis les plus grands ; les moindres, au moment où il les pense. »⁹

Dans l'hymne VI à Déméter, le poète évoque les processions qui partaient de l'agora pour gagner le sanctuaire extra-muros, donnant des détails saisissants dont la véracité archéologique est aujourd'hui confortée par les belles fouilles de la mission italienne de Cyrène dirigée par Mario Luni¹⁰.

Callimaque est aussi l'auteur d'épigrammes, petits poèmes délicats, dont l'époque hellénistique fit ses délices. Dans ces quelques vers, il évoque, par une offrande d'un archer crétois à Sérapis, la reconquête de la Cyrénaïque par les Ptolémées en 246 avant J.-C. et la prise de la ville d'Euhespérides, à l'emplacement de l'actuelle Benghazi :

7 Sur Aristippe et sur son école, voir la belle synthèse de P. Gouirand, *Aristippe de Cyrène, le chien royal. Une morale du plaisir et de la liberté*, Paris, 2005, 1 vol., 478 p.

8 Sur Hégésias, voir Cicéron, *Tusculanes*, I, 34, 83 et GIANNANTONI (G.), *I Cirenaici*, Florence, 1958, p. 444-449.

9 Callimaque, *Hymne à Zeus*, v. 79-88, trad. Em. Cahen, Paris, CUF, p. 216.

10 M. Luni, « Le nouveau sanctuaire de Déméter à Cyrène et découvertes récentes », *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 2005, p. 61-86.

Cyrène à travers la littérature grecque

Ménoitas de Lyctos a consacré cet arc : « Tiens, Sarapis, je te donne l'arc et le carquois ; les flèches, les Hespéritains les ont. »¹¹

Ou encore ce petit poème qui évoque l'hiver, froid, de Cyrène, en mêlant la note de scène de genre avec la critique implicite des amours faciles :

« Le chasseur, Épicydès, sur la montagne, se plaît dans le gel et la neige, il cherche à la trace lièvres et chevreuils. Et qu'on lui dise : "là, tiens, une bête de tuée !" Il ne la ramasse même pas. Ainsi va mon amour ; qui fuit, il court après ; qui est là, à sa prise, il passe à côté. »¹²

Je saute tant de siècles et j'arrive à la fin de l'Antiquité. Synésios de Cyrène (370-413 après J.-C.) est une figure marquante des lettres grecques. Poète, épistolier, diplomate, mais surtout évêque de Cyrénaïque en résidence dans la capitale de la province, Ptolémaïs, il marque son temps par une œuvre très remarquable tant du point de vue stylistique que par sa portée philosophique, religieuse et historique¹³.

Il serait risible de vouloir traiter, même superficiellement, de l'œuvre de Synésios dans ce propos, et je me bornerai à évoquer sa correspondance, un modèle du genre épistolaire. 156 lettres conservées passent en revue l'activité de Synésios, mais constituent aussi une évocation particulièrement vivante des années 395-413 après J.-C. Je me bornerai à évoquer une lettre adressée à son frère au printemps 405 :

« Ainsi tu t'étonnes que le brûlant séjour de Phykpis (un port proche de Cyrène) te donne des frissons et te vicie le sang ? Tu devrais au contraire t'étonner que ton corps triomphât encore de la chaleur qui règne là-bas. Mais tu peux venir auprès de nous (dans les environs de Cyrène, à 650 m d'altitude) et, avec l'aide de Dieu, y reprendre tes aises : fini cet air corrompu par les exhalaisons de la lagune, finie cette eau saumâtre, tiède, totalement stagnante, autant dire morte ! Quel plaisir y a-t-il même à s'affaler sur le sable de la plage, seul passe-temps que vous ayez. »¹⁴ Ou encore cette lettre :

« Un jour que (les campagnards) ne voulaient pas attacher foi à mes réponses sur les poissons, j'ai pris une jarre et je l'ai brisée avec une pierre, pour leur montrer les salaisons d'Égypte qu'elle contenait en quantité. Sur ce, ils prétendirent que c'étaient des corps de serpents venimeux, et prirent la fuite à toutes

11 Callimaque, *Épigrammes*, XXXVII, trad. CAHEN (E.), Paris, CUF, p. 128.

12 Callimaque, *Épigrammes*, XXXI, trad. CAHEN (E.), Paris, CUF, p. 126.

13 Il faut se reporter aux admirables travaux de Denis Roques, Professeur à l'Université Paul-Verlaine de Metz et auteur de nombreuses synthèses sur Synésios, comme son beau livre, *Synésios de Cyrène et la Cyrénaïque du Bas-Empire*, Paris, 1987. Denis Roques est l'auteur aussi des traductions et de commentaires importants des œuvres de Synésios.

14 Synésios de Cyrène, *Correspondance*, lettre CXIV, tome III des œuvres, p. 248, éd. GARZYA (A.) et trad. et commentaire de ROQUES (D.), Paris, CUF, 2000.

Cyrène à travers la littérature grecque

jambes, soupçonnant les arêtes de n'être pas moins inoffensives que le venin que diffusent les crochets du serpent.¹⁵ »

Or la campagne dont parle Synésios se trouve à 40 km tout au plus de Cyrène et à 60 km de la côte méditerranéenne. Il y a, au début du V^e siècle déjà, un repli de la région sur elle-même. Le changement d'époque commence, et le Moyen Âge libyen fait déjà montre de son autarcie et son ignorance du monde extérieur. Que vienne la chute du monde byzantin en Afrique, et la rupture sera complète.

Nous n'en sommes pas là au début du V^e siècle, et l'irruption des Arabes ne se produit qu'en 642. Pendant treize siècles, l'hellénisme africain de Cyrène a brillé de tous ses feux, et l'éclat est resté aussi vif de l'archaïsme grec jusqu'au premier âge byzantin. Cyrène n'était donc pas indigne de la prophétie du poète latin « Battiades semper toto cantabitur orbe », « le monde chantera toujours la louange du Battiade », allusion d'Ovide au génie de Callimaque¹⁶.



15 Synésios de Cyrène, *Correspondance*, lettre CXLVIII, tome III des œuvres, p. 294, éd. GARZYA (A.) et trad. et commentaire de ROQUES (D.), Paris, CUF, 2000.

16 Ovide, *Amours*, I, 15, 13.

